

## CHAPITRE XIII

### La Peinture et la Sculpture.

Aristote ne parle de la peinture et de la sculpture qu'en passant et sans système; il y puise des analogies servant à éclaircir d'autres exposés, surtout ceux de la poésie. Platon fit aussi peu attention à ces deux arts. L'esthétique aborde au commencement la poésie qui emploie le même moyen d'expression que la science et la philosophie, c'est-à-dire la parole, l'idée; les philosophes étaient souvent des poètes et les poètes sont presque toujours un peu des philosophes. Après la poésie, l'esthétique s'occupa de la musique, qui jadis était jointe à la poésie. Ce n'est que plus tard qu'elle se mit à expliquer d'une manière rationnelle les formes et les couleurs, si éloignées des paroles et des idées. Sans aucun doute, le peintre et le sculpteur réfléchissaient de bonne heure sur leur art, mais ils ne savaient pas développer leurs aperçus d'une manière systématique.

Selon Aristote, le devoir du peintre et du sculpteur ainsi que des autres artistes, est l'imitation<sup>1</sup>; cela fut aussi l'opinion de Socrate<sup>2</sup>, de Platon<sup>3</sup>, et de tous les Grecs. Aristote dit qu'on regarde volontiers une image exacte même des choses qu'on n'aime pas à voir, par ex. des animaux hideux, des cadavres, car nous nous réjouissons de les reconnaître<sup>4</sup>, et que tout ce qui est bien imité, nous plaît quand même l'objet ne serait pas agréable<sup>5</sup>. On croirait qu'Aristote a toujours exigé la représentation la plus exacte de la réalité, qu'il a plaidé un réalisme extrême. Mais il n'en est

<sup>1</sup> Poet. 1, 1447 a 18; Rhet. I 11, 1371 b 5.

<sup>2</sup> Xen., Mem. III 10. — <sup>3</sup> Crat. 39, 430 B, 432 B, etc.

<sup>4</sup> Poet. 4, 1448 b 10. — <sup>5</sup> Rhet. I 11, 1371 b 7.

pas ainsi. Il admet que le tableau peut être plus beau que la réalité, car il réunit tous les beaux éléments qui sont ailleurs, dans la nature, dispersés<sup>1</sup>. Il semble que cela ait été l'idée de Socrate qui, selon Xénophon<sup>2</sup>, conseilla à Parrhasios de choisir les plus belles parties de différents gens et de les unir dans un tout. On raconte que d'une telle manière, ayant pour modèle les plus belles jeunes filles de la ville, Zeuxis peignit son Hélène<sup>3</sup>. Une autre fois, Aristote dit que les peintres représentent ou des gens plus beaux qu'ils ne sont, ou pareils, ou plus laids; Polygnote fit le premier, Denys le deuxième, Pauson le troisième<sup>4</sup>. Aristote favorisa probablement la première façon, l'idéalisation, car il loue les peintres qui, en représentant des gens d'une manière ressemblante, les font plus beaux<sup>5</sup>, et il défend Zeuxis contre le reproche qu'il aurait peint des gens plus beaux, en affirmant qu'il faut surpasser le modèle<sup>6</sup>. De même Platon approuvait que le peintre représentât les gens plus beaux qu'ils n'étaient<sup>7</sup>. L'inconstance des opinions d'Aristote est facile à comprendre: le philosophe, le savant demandait une image exacte de la réalité, tandis que la tradition de l'art classique, suivie instinctivement et par Platon et par Aristote, tendait à l'idéalisation.

Aristote n'exige pas que, en représentant un homme, et ce fut le sujet le plus fréquent du sculpteur et du peintre ancien, l'artiste exprimât les caractères (ἡθός). Il dit dans la Politique que dans le domaine de la vue on ne peut imiter les caractères que peu et indirectement en représentant les manifestations extérieures du caractère sur le corps qui est agité par la passion<sup>8</sup>. Dans les Problèmes<sup>9</sup>, on lit que la couleur n'imité nullement les

<sup>1</sup> Pol. III 11, 1281 b 12. — <sup>2</sup> Mem. III 10, 2.

<sup>3</sup> Cic., De inv. II 2 s.; Dion. Hal., De imit., p. 417 R.; Plin. XXXV 64.

<sup>4</sup> Poet. 2, 1448 a 4. — <sup>5</sup> Ibid. 15, 1454 b 9.

<sup>6</sup> 25, 1461 b 12. Dans la Grande Morale (I 19, 1190 a 30), on dit que le peintre qui imite bien, mais qui ne s'efforce pas de représenter les plus beaux objets, n'a pas de succès. Cette idée est conforme à l'avis d'Aristote.

<sup>7</sup> Resp. V 17. 472 D.

<sup>8</sup> VIII 5, 1340 a 30. Il n'est pas clair si la phrase καὶ πάντες τῆς τοιαύτης αἰσθητικῆς κοινωνοῦσιν veut dire «tous, même des ignorants, participent à une telle perception du caractère», comme le pense Newman (I, p. 363, III, p. 539), ou s'il faut lire avec E. Müller καὶ (ὀ) πάντες...

<sup>9</sup> XIX 27, 919 b 26; 29, 920 a 3.

caractères. Nous avons fait remarquer (voir p. 193) que la pensée d'Aristote y est exagérée. Dans la Poétique, Aristote dit que Polygnote imita bien les caractères, tandis que Zeuxis ne les dépeignit point, mais il ne le blâme pas à cause de cela<sup>1</sup>. Au contraire, peut-être, il y voit un développement naturel, analogue à celui qui eut lieu dans la tragédie, où, selon lui, la description des caractères n'est pas non plus de rigueur. L'opinion que le peintre ou le sculpteur ne peuvent guère représenter les caractères et que ce n'est pas leur devoir, paraît être contraire à l'avis de Socrate que ces artistes peuvent et doivent le faire<sup>2</sup>. Cependant la différence n'est pas si profonde: Socrate enseignait aussi que le peintre ou le sculpteur imitaient les caractères indirectement, tels qu'ils se manifestaient dans l'œil, le visage, le maintien du corps<sup>3</sup>. La pensée d'Aristote que ce n'est que pendant un accès de passion que le caractère se fait connaître sur le corps, rappelle l'opinion de Platon qu'il est plus facile à un poète d'imiter un caractère maussade, agité, qu'un caractère calme, équilibré<sup>4</sup>.

Nous avons vu qu'Aristote expliquait le plaisir d'une œuvre d'art par le fait qu'on reconnaît l'objet imité. Mais hors de ce plaisir purement rationnel, il admet encore d'autres plaisirs provenant de l'œuvre d'art. Il dit que, si l'on n'a pas vu auparavant l'objet représenté, ce n'est pas l'imitation qui nous réjouit, mais l'exécution, la couleur, ou «une autre cause analogue»<sup>5</sup>. Il pense, sans doute, que l'exécution nous intéresse — voici encore un plaisir rationnel — et que la couleur produit un plaisir sensuel. Une autre fois, il prétend que même la représentation des choses peu gracieuses de la nature nous plaît, car nous observons en même temps l'art qui l'a créée<sup>6</sup>; «l'art» y a à peu près la même signification que «l'exécution». Une fois, Aristote parle formellement du plaisir physique provenant de la contemplation des couleurs, des formes (sans doute aussi celles de la nature), et des peintures<sup>7</sup>. Que les tableaux et les statues nous réjouissaient, nous procuraient le plaisir, c'est ce qu'avaient dit déjà Gorgias<sup>8</sup> et Alkidamas<sup>9</sup>, mais ils n'en avaient pas analysé la nature.

<sup>1</sup> Poet. 6, 1450 a 27. — <sup>2</sup> Xen., Mem. III 10, 3 s. — <sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Resp. X 6, 604 E. — <sup>5</sup> Poet. 4, 1448 b 17.

<sup>6</sup> De part. an. I 5, 645 a 10. — <sup>7</sup> Mor. N. III 13, 1118 a 1.

<sup>8</sup> Hel. 18. — <sup>9</sup> De soph. 27.

Les moyens d'expression du peintre et du sculpteur sont pour Aristote<sup>1</sup>, comme pour Platon<sup>2</sup>, la forme (*σχῆμα*) et la couleur (*χρῶμα*). En effet, ce sont des éléments en lesquels chaque perception visuelle peut être décomposée. Ils avaient déjà été remarqués par des philosophes antérieurs, Empédocle<sup>3</sup>, Anaxagore<sup>4</sup> et Gorgias<sup>5</sup>.

Quant à la forme, Aristote exige surtout la symétrie (*συμμετρία*), la juste mesure (*μετριότης*), ce qui est son principal précepte esthétique (voir p. 12 et s.). Il dit que le peintre ne doit jamais peindre une jambe, si belle qu'elle fût, dépassant la symétrie<sup>6</sup>, et que la ligne du nez peut s'écarter un peu de la ligne droite, qui est la plus belle, en sorte que le nez est ou un peu camard, ou aquilin, mais que, si l'artiste le faisait s'écarter beaucoup, il n'y aurait plus la juste mesure et le nez ne paraîtrait plus un nez<sup>7</sup>.

Quant aux couleurs, Aristote en parle plutôt du point de vue de la physique et de la psychologie qu'au point de vue de l'esthétique. Pour couleurs fondamentales, il prend le blanc et le noir, et c'est par leur mélange qu'il explique les autres couleurs. Comme principales, il considère le blanc (*λευκόν*), le jaune (*ξανθόν*), le rouge (*φαινικοῦν*), le pourpre (*άλουργόν*), le vert (*πρασινόν*), le bleu (*κυανοῦν*), le noir (*μέλαν*) avec le gris (*φαιόν*) (bien entendu, les noms modernes des couleurs ne correspondent qu'à peu près aux anciens); il unit ces deux dernières couleurs pour obtenir sept couleurs, ainsi qu'il distingue sept goûts<sup>8</sup>. Déjà Platon parlait de deux couleurs fondamentales, du noir et du blanc, et du mélange des couleurs, et cela du mélange de toutes les couleurs, non seulement des deux fondamentales<sup>9</sup>; il marchait probablement sur les traces des pythagoriciens, du moins à propos du mélange

<sup>1</sup> Poet. 1, 1147 a 18; Pol. V 11, 1340 a 33.

<sup>2</sup> Resp. II 13, 373 B; Crat. 39, 431 C, etc.

<sup>3</sup> Fr. 71 Diels; Plat. Men. 9, 76 D (en supposant que la leçon des manuscrits ἔστι γὰρ χροῖα ἀπορροή σχημάτων est correcte; cod. Venetus T [Barnet] a la variante γρ. χρημάτων).

<sup>4</sup> Fr. 4 Diels. --- <sup>5</sup> Hel. 18.

<sup>6</sup> Pol. III 13, 1284 b 8.

<sup>7</sup> Pol. V 9, 1309 b 22.

<sup>8</sup> De sens. 3; 4, 442 a 12 s.; 6, 445 b 2 s.; Top. I 15, 106 b 6 s.; Phys. I 5, 188 b 23.

<sup>9</sup> Tim. 30, 67 E s.; Phil. 3, 12 E; Prot. 19, 331 D.

des couleurs<sup>1</sup>. Les sept couleurs principales, Platon ne les mentionnait pas. Il se peut qu'Aristote lui-même égale le nombre des couleurs et des goûts au nombre des tons. Les pythagoriciens semblent avoir distingué quatre couleurs principales (le blanc, le noir, le rouge, le jaune clair *ᾠχρόν*)<sup>2</sup>.

Aristote affirme qu'on obtient les couleurs les plus agréables, et cela tient à l'esthétique, en les mélangeant dans les rapports numériques simples, par ex. 2:3, 3:4, comme c'est le cas pour les consonances musicales<sup>3</sup>. Il donne comme exemple le pourpre et le rouge et «un petit nombre» de telles couleurs, comme il y a un petit nombre de consonances<sup>4</sup>. L'analogie avec les consonances musicales — il n'y en a que trois — prouve qu'il ne jugeait pas agréables toutes les couleurs principales. Celles dont les composants ne sont pas dans un rapport numérique simple, il les appelle impures<sup>5</sup>.

Outre le mélange, dit Aristote, on obtient diverses couleurs en mettant l'une sur l'autre, de sorte que celle qui est au-dessous, transparait. C'est ainsi que les peintres mettent une couleur sur l'autre plus claire, pour qu'elle luise à travers, par exemple s'ils veulent peindre quelque chose se trouvant dans l'eau ou l'air. Ou bien le soleil lui-même paraît blanc, mais, à travers le brouillard et la fumée, rouge. Même ici, le rapport entre les deux couleurs, celle de dessous et celle de dessus, est d'importance<sup>6</sup>.

L'explication de l'agréable des couleurs à l'aide de l'analogie avec la consonance, peut venir d'Aristote. Platon vantait aussi les couleurs pures, non mélangées<sup>7</sup>, ce qui est en contradiction avec son affirmation que les couleurs proviennent du mélange<sup>8</sup>. Aristote supprime cette difficulté en tenant compte des proportions du mélange: pure et agréable est la couleur dont les composants sont dans un rapport simple. Il va sans dire que ni son opinion que les couleurs se forment du blanc et du noir — Platon ne se borna pas à ceux-ci, — ni son opinion que les couleurs sont mélangées dans un rapport simple, ne sont justes. Platon prétendit

<sup>1</sup> Ps.-Plut., Plac. phil. I 15, 883 C. — <sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> De sens. 3, 439 b 25; 4, 442 a 16. — <sup>4</sup> 439 b 33.

<sup>5</sup> 440 a 5. — <sup>6</sup> 440 a 7. — <sup>7</sup> Phil. 32, 53 A. — <sup>8</sup> Tim. 30, 67 B.

avec raison qu'il était inutile de se demander dans quel rapport a lieu le mélange des couleurs<sup>1</sup>. La couleur rouge citée par Aristote parmi les plus agréables, fut considérée aussi par Platon comme belle<sup>2</sup>. Il est bien connu que c'est la couleur la plus préférée de tous les peuples.

Aristote fait aussi mention de la peinture d'ombre (*σκιαγραφία*) par quoi on entendait les tableaux qui, au moyen des ombres bien marquées et sans doute encore au moyen de la perspective, produisaient l'impression du plastique (cf. R. Schöne, *Jahrb. d. dtshen arch. Inst.* 27, 1912, p. 19 et s.). Avec les rêves, il les donne comme exemples de la déception faisant paraître les choses autrement qu'elles ne sont en réalité<sup>3</sup>. C'est d'une manière semblable que Platon jugeait de la perspective<sup>4</sup>. Platon comme Aristote mettaient la vérité avant l'illusion de l'art. Une autre fois Aristote dit que, puisqu'on regarde de loin les tableaux ombrés (il pense aux décors de théâtres), l'exactitude de la peinture y est inutile, même nuisible<sup>5</sup>; ici il admet l'illusion causée par la peinture ombrée et perspective<sup>6</sup>.

Aristote traite aussi de la peinture (du dessin) faisant partie de l'éducation, à côté de la grammaire, de la musique et de la gymnastique<sup>7</sup>. Ce fut le maître d'Apelle, Pamphilos d'Amphipolis, qui introduisit le dessin à l'école<sup>8</sup>. Platon ne parlait pas encore du rôle du dessin dans l'éducation. Aristote cite comme opinion populaire que l'enseignement du dessin est utile à la critique des œuvres d'art<sup>9</sup>; mais il ne partage pas entièrement cet avis. Il soutient que les garçons doivent apprendre le dessin non pour le profit immédiat, c'est-à-dire pour qu'ils sachent plus tard apprécier une œuvre d'art et qu'ils ne soient pas dupés en l'achetant ou en la vendant, mais qu'ils doivent l'apprendre pour être capables de

<sup>1</sup> Tim. 30, 68 B. — <sup>2</sup> Resp. IV 1, 420 C. — <sup>3</sup> Met. IV 29, 1024 b 21.

<sup>4</sup> Phaed. 14, 69 B; Resp. II 8, 365 C; X 5, 602 D, etc.

<sup>5</sup> Rhet. III 12, 1414 a 7.

<sup>6</sup> Dans le traité pseudo-aristotélique *ἐκ τῶν περὶ ἀκροῦτων* (801 a 33), on parle de la perspective aérienne: à l'aide des couleurs, une partie du tableau semble reculer, une autre avancer.

<sup>7</sup> Pol. VIII 3, 1337 b 23 s. — <sup>8</sup> Plin. XXXV 76 s.

<sup>9</sup> Pol. VIII 3, 1338 a 17.

contempler la beauté du corps humain<sup>1</sup>. Voilà une pensée digne d'attention; en effet, les œuvres d'art nous apprennent souvent à apprécier le beau de la nature auquel nous avons été insensibles auparavant. Aristote recommande à la jeunesse de ne pas regarder les tableaux de Pauson qui peignit des gens plus laids qu'ils ne sont, mais ceux de Polygnote, et les statues et les tableaux d'autres artistes éthiques<sup>2</sup>. Par artistes éthiques il entend, sans doute, non ceux qui représentent des caractères en général, mais, au sens plus étroit, ceux qui peignent les caractères calmes, honnêtes. Il recommande même aux autorités de ne pas permettre qu'on expose les peintures des scènes indécentes<sup>3</sup>. De même Platon interdisait des tableaux ignobles et obscènes<sup>4</sup>.

Parmi les plus grands de tous les statuaires, Aristote regarde Phidias et Polyclète, comme «les plus exacts et sages dans leur art»<sup>5</sup>. Parmi les peintres, il semble estimer surtout Polygnote et Zeuxis; du moins c'est d'eux qu'il parle le plus fréquemment. Tous ces artistes appartenant à la première époque classique, avaient précédé Aristote de quelques générations.

<sup>1</sup> Ibid. 1338 a 40—b 2. — <sup>2</sup> 5, 1340 a 35. — <sup>3</sup> Pol. VII 17, 1336 b 14.

<sup>4</sup> Resp. III 12, 401 B s. — <sup>5</sup> Mor. N. VI 7, 1141 a 9.